

famille blanche. Il n'y a pas de haine au monde qui se puisse comparer à celle du Cubain pour l'Espagne et pour tout ce qui est espagnole. Le créole prétend avoir seul le droit de respirer l'air embaumé de son île tropicale, et il dit à qui veut l'entendre, qu'il aspire au jour où il sera délivré des Espagnols et de tous les autres intrus étrangers qui viennent sucer le sang de ses veines. D'un autre côté, le péninsulaire ou Espagnol-né ne parle jamais de Cuba sans l'appeler "l'île espagnole par excellence." Il se flatte d'avoir écrasé le créole et affecte d'ignorer son existence.

Le pis est qu'aux yeux de l'étranger la séparation n'apparaît nulle part; la ligne de démarcation n'est pas nettement tracée; le guelfe et le gibelin se coudoient sans signe distinctif extérieur, sans aucun symptôme apparent de l'inimitié qui peut à chaque instant les partager en deux camps hostiles. Il n'y a pas d'insurrection ouverte ostensible, dans un rayon de 100 milles de la Havane; il n'y a pas eu de troubles sérieux dans la ville depuis les sanglantes exécutions de mars 1871; mais il existe une vaste conspiration sourde, des intrigues sans nombre, fatales à toutes relations loyales et franches, sociales ou même privées. L'Espagnol est sûr de l'heure présente, le créole croit au lendemain; l'Espagnol compte sur la force brutale, le Cubain met sa confiance dans son intelligence supérieure. Entre les bandes insurgées qui tiennent la campagne et les patriotes leurs affiliés de la Havane, il existe des rapports incessants, hardis même. La guerre sourde va son train dans chaque rue et presque dans chaque maison de cette ville. L'Espagnol s'imagine qu'il peut se permettre de traiter le créole avec un indicible dédain. Il l'accuse de poltronnerie, il en fait un prodigue, il le regarde comme un être dégénéré incapable d'un acte au grand jour, d'une résolution virile; et peut-être est-il, en somme, assez en sûreté à la Havane. Mais le Cubain prend son temps. Il compte sur le chapitre des éventualités, sur les désordres chroniques de la mère patrie, sur la sympathie de l'Union américaine, sur le cataclysme, qui ne peut faire autrement que de succéder à toute tentative de solution de la fatale question de l'esclavage.

Le créole de la ville est certainement un être faible, chétif, frivole, adonné aux habitudes indolentes, aux plaisirs énervants, élevé longuement à une école de soumission abjecte, dénué de toute énergie; mais il y a, il le sait, plus d'étoffe chez ses frères des populations rurales. Le Cubain voyage et apprend; d'un bout à l'autre de l'île l'instruction est plus répandue que dans la race maîtresse, plus surtout que parmi les classes inférieures des émigrants de la Péninsule. Les colons espagnols possèdent l'immense majorité